

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 126 (2000)
Heft: 19

Artikel: Attention/discrétion: à propos du travail d'Éric Hattan
Autor: Salathé, Dominique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Attention / Discrédition

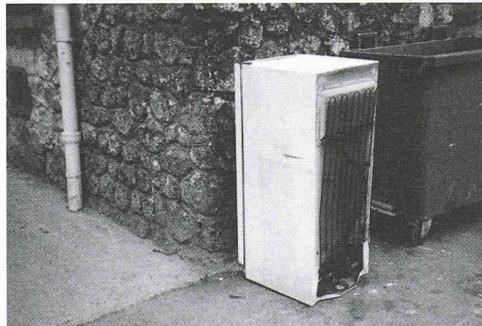
A propos du travail d'Éric Hattan

*I go to the street
For the education
Of my eye
And for the sustenance
That the eye needs-
The hungry eye
And my eye is hungry.*

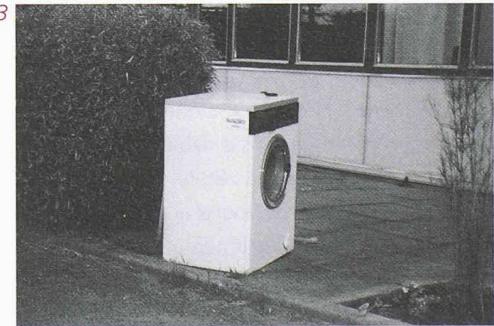
Walker Evans, Photographe



2

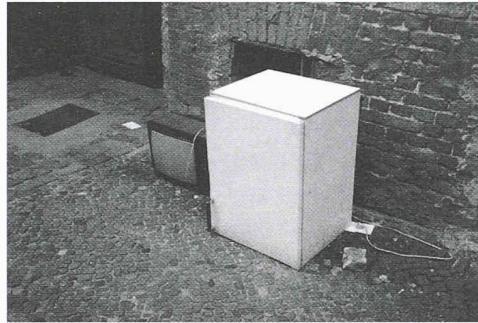


1



3

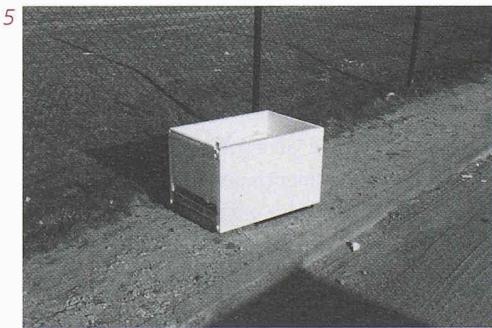
Eric Hattan pourrait être architecte. Il en aurait l'acuité du regard, la vision spatiale et ferait valoir son grand talent d'organisation. Mais il serait sans doute la terreur des autorités. Plus probablement ne pourrait-t-il jamais bâtir vraiment, tant il aime rechercher, avec une ardeur sportive, les lacunes et les petites absurdités qui figurent dans les règlements. Il passerait chaque phrase au peigne fin, la tournant à l'envers pour en extraire une signification nouvelle, plus surprenante ou plus expressive. Il aimerait à construire dans les trous des règlements...



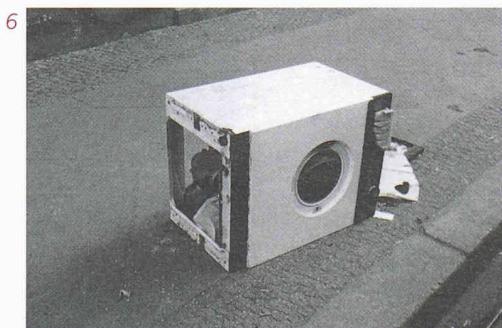
4

Mais heureusement, il n'est pas architecte - il n'a donc pas besoin de s'occuper des règlements de construction, ce qui ne l'empêche pas toutefois d'intervenir sur le domaine bâti. Amusantes, amères ou polémiques, ses intrusions dans l'espace public ou privé ne cessent de provoquer des surprises, entraînant parfois de vives discussions. Ses interventions se caractérisent souvent par des installations éphémères : leurs points de départ (*Denkansätze*) semblent respirer une poésie radicale, propre à toute une génération d'artistes, qui depuis quelques décennies se sont détachés de la notion tradition-

nelle de monument. Il en résulte une impertinence discrète, qui se dérobe le plus souvent lorsque que l'on tente de la décrire, par l'image ou par le texte, pour réapparaître subtilement au détour d'une promenade en ville, quand le regard achoppe sur quelque détail incongru, quelque bizarrerie inexpliquée ou quelque incident imprévu.



5



6



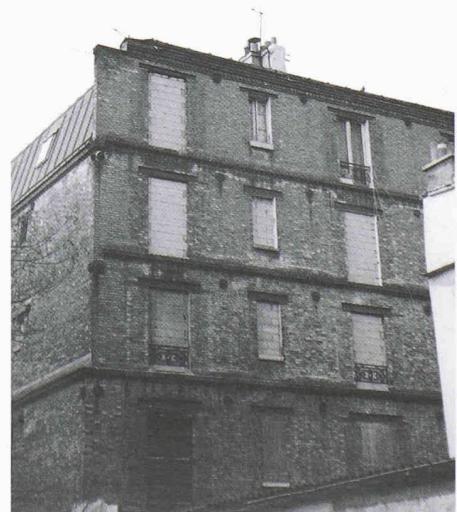
(«*Evaporation*», Genève 1998 - dans le cadre de l'exposition «*Ils sont passés par ici*») A Genève, il installe, le temps d'un été, un étendage à tourniquet (type *Stewi Libelle*) sur une petite place sise à la jonction des quais de l'Île et des Moulins, là où se trouvait autrefois un établissement de lavandières. Deux fois par jour, il y étend une lessive, qui sèche en se balançant mollement. Faisant face au siège de la Banque Cantonale Genevoise, ce petit monument ironique utilise avec impertinence la rhétorique du contrepoint : à la façade opaque abritant «l'argent qui travaille» il oppose une tâche ménagère de plein air ; au revêtement en pierre lustrée, il confronte le chiffonné du linge qui sort de la machine à laver, à une échelle intimidante il répond en rappelant le souvenir familier des cours d'immeuble. Pourtant, il serait vain de chercher une logique dénonciatrice dans cette installation. Juste l'observation attentive du visiteur remarquant le paradoxe poétique de la présence d'une banque en lieu et place de lavandières¹, comme il eût sans doute relevé la présence d'une laverie automatique sur la place de la Bourse.

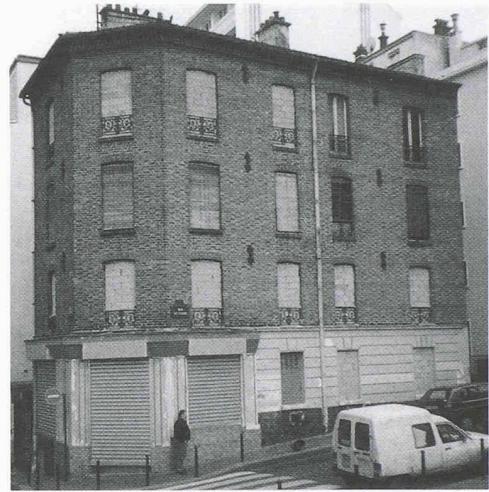
(*Realgymnasium*, Bâle, 1996) Pour un concours artistique à Bâle, on demandait d'élaborer un concept de couleur pour une école en béton apparent datant des années cinquante, œuvre de Hans Bernoulli, célèbre architecte bâlois. Afin de susciter une discussion sur le sens de certaines opé-

¹ Ce «paradoxe» est en fait l'aboutissement d'une évolution historique aujourd'hui bien documentée : l'urbanisme de la deuxième moitié du XIX^e siècle va de pair avec une relégation progressive des lieux extérieurs quotidiennement fréquentés par les femmes (voir IAS 12/00, «La formation de l'identité féminine dans l'espace public – une perspective historique»)

rations dites «d'embellissement», Eric Hattan propose de faire un dessin avec de l'eau, surmonté de l'inscription «Mit Wasser Farbe bekennen», ce qui peut se traduire par «Annoncer la couleur avec de l'eau». Ainsi, seuls les spectateurs présents à l'instant de la création pourraient être les conservateurs de l'œuvre, par la trace qu'ils en garderaient en mémoire. En attribuant deux premiers prix, l'un à l'action de Eric Hattan et l'autre à un concept chromatique conforme à la demande du concours, la commission d'art démontra ne pas avoir compris l'enjeu de la proposition de l'artiste.

Pour sa dernière exposition au Kunsthaus d'Aarau, Eric Hattan se montra à la fois plus patient et moins radical. Sous le titre «béton liquide» plusieurs moniteurs vidéo sont arrangeés au-dessus de cartons de différents tailles. Appelées «vidéo





de rue», les bandes montrent des extraits de son archive personnelle. Il s'agit d'observations de scènes de la vie de tous les jours, qui, par la position de la caméra ou la longueur du plan, dégagent une intensité particulière. Les séquences filmées en temps réel n'ont souvent ni début, ni fin et soumettent le spectateur à l'exercice de la patience. De façon finalement peu surprenante, le regard a besoin de temps pour s'habituer à la lenteur, tant notre perception est aujourd'hui soumise à une stimulation constante.

Dans la vidéo *Blowing in the wind*, par exemple, la caméra suit simplement un sac en plastique chassé par le vent; une danse, certes poétique - mais fort éloignée de la recherche d'un effet extraordinaire. Dans une autre vidéo intitulée *La boule (suspendue)* la caméra montre la démolition d'un tablier de pont au moyen d'une gigantesque boule en métal, qu'une pelle mécanique soulève, puis laisse tomber sur l'ouvrage, puis reprend, soulève à nouveau, et laisse retomber. Le spectateur ne voit ni le début de cette action, ni l'écroulement final du pont, qu'il finit par espérer avec impatience. Seule lui est offerte la répétition patiente de l'action *ramasser - laisser tomber*, comme une version contemporaine du mythe de Sisyphe.

La mise en scène spatiale de l'exposition suit la logique de réduction propre à Eric Hattan: câblage ouvert et visible, cartons d'emballage utilisés comme éléments de socle. La grandeur des cartons règle la position de l'écran; l'écran illumine l'espace. Chaque élément paraît nécessaire et indispensable, l'ensemble évoquant des images architecturales. Le visiteur de l'exposition bouge comme dans une ville entre cartons sans échelle. C'est une ville ouverte, constituée d'une série de volumes semblables, qui incite à se mouvoir - à se promener, les différentes vidéos caractérisant par analogie chaque quartier de ce petit ensemble urbain. Les histoires et les observations du quotidien qui tournent en boucle, les observateurs qui deviennent protagonistes remplissent les vides entre les bâtiments. Il n'a ni intimité, ni vraie vue d'ensemble.

La ville, comme lieu réel, mais aussi comme modèle abstrait, représente l'espace d'action et d'inspiration principal de Eric Hattan. Celui-ci vit à Paris et Bâle, voyage à Taïpeh, en Islande et ailleurs. Durant ces pérégrinations au long cours, il expérimente les espaces urbains et développe son regard sur la réalité qui l'entoure.



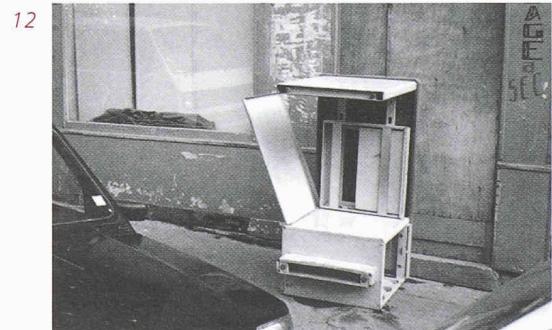
10

Indépendamment de tout cela, ma cartographie personnelle est émaillée de nombreuses taches blanches. De zones que je n'ai pas encore parcourues entre les réseaux de rues qui me sont familiers. Enfin, il manque le plan des territoires que je n'ai même pas abordés. Mais il y a fort à parier que sur ces terrains vagues, dans ces faubourgs peut-être déjà en devenir, les premiers coups de pioche buteront sur des blocs erratiques, mettront au jour d'anciennes décharges, se verront différés par un sol marécageux, toutes choses qui retardent voire empêchent les travaux. Sans parler des objections et protestations élevées contre mes projets de construction...»

A ce sujet, Eric Hattan dit :

« En route, je tombe toujours sur des constructions existantes, des maisons et des quartiers entiers peuplés d'inconnus. Il est impossible de ne pas les voir ou d'ignorer leurs chantiers et constructions. De ce fait, il y a beaucoup de choses que je ne peux déplacer, quelques-unes qu'il est possible d'excentrer de quelques millimètres, d'autres qui commencent à chanceler. Ou alors, j'ajoute peut-être juste une pierre supplémentaire, laquelle, si elle ne retombe pas, se trouvera en équilibre précaire au moindre souffle de vent.

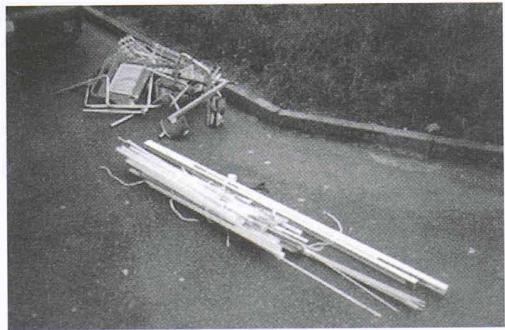
Rétrospectivement ou dans un effort pour atteindre à une vue d'ensemble, une description partielle de ces déambulations est possible pour des tronçons discontinus. Comme le font les plans *Falk*, disponibles pour la plupart des grandes villes du monde, je parcours du regard quelques quartiers, mais j'ai toujours du mal à faire le lien entre un carré du plan et le suivant, en passant sur la pliure des pages. Il manque à chaque fois quelque chose. De plus, on peut aussi quitter la rue pour entrer dans une cage d'escalier, un sous-sol ou une cour, or aucun de ces éléments ne figure de manière lisible dans les plans de villes.



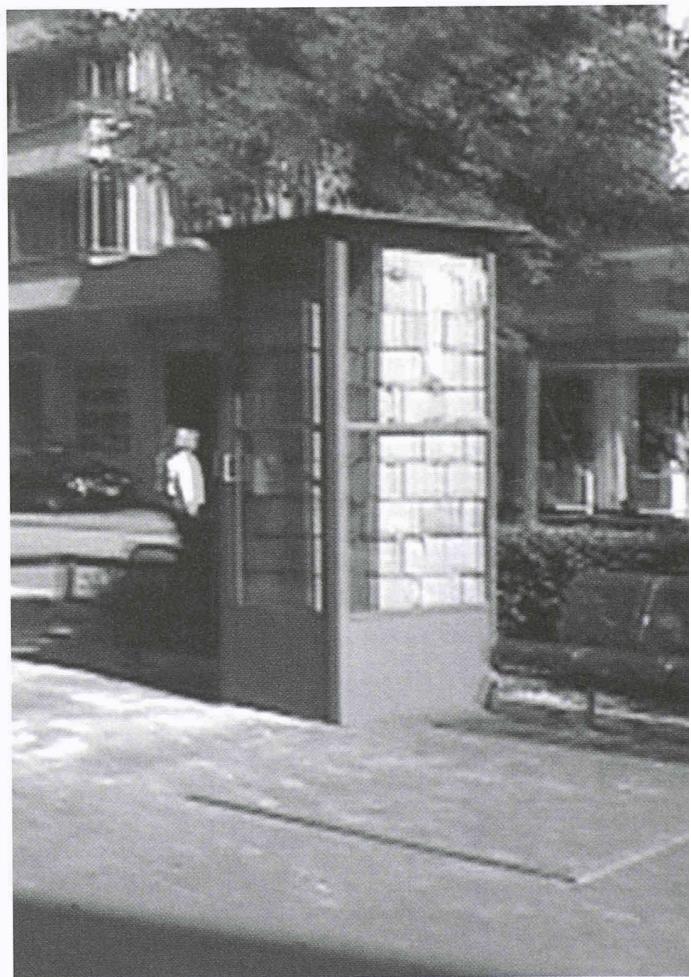
L'artiste bâlois se promène à la recherche de son matériel de travail et de ses lieux d'inspiration. Sa caméra vidéo, compagne fidèle, l'accompagne et lui sert de carnet pour mémo- riser les innombrables chantiers, interventions possibles et actions potentielles. Les «stills» publiés dans ce numéro sont le produit de telles excursions. Il s'agit de petits monuments du quotidien, d'objets trouvés sans valeur intrinsèque. C'est seulement à partir de l'énumération, de la série des prises, qu'un certain regard, une certaine recherche se cristallise. Seule la concentration de ce regard nous permet de découverrir ces configurations spatiales, comme une série de petites annotations le long d'un cheminement à travers une ville. Les objets dérisoires, esquisses volumétriques et sculpturales après leur effondrement sont traces de vie et de mouvement, arrêtés sur l'image.

Ces images de E.H. invitent à regarder différemment ce qui peut paraître secondaire, à porter une attention amoureuse à la ville qui nous entoure. En cultivant une certaine curiosité - qui porte toujours en germe le risque de se perdre - il est possible de découvrir. Chaque pierre peut être soulevée et retournée: dès lors, ce qui peut sembler ludique ou enjoué peut également devenir calculé et radical. L'art consiste certainement à soulever les bonnes pierres et à laisser les autres par terre.

13



14



« Je comprends le travail "art" et l'attitude qui lui est nécessaire comme possibilité de m'ouvrir de nouveaux chemins et points de vue. Arrivé à un point - un croisement de rues par exemple - , cela implique que je m'arrête et décide quelle direction, quelle voie il faut que je suive. Même si je reviens sur mes pas, le regard reste dirigé vers l'avant. L'expérience acquise ne peut être effacée. La difficulté de maintenir cette ouverture quant au choix appelle l'arrêt, l'observation des alentours, la réflexion, la présence des choses vues et la préfiguration de celles à venir. Cela permet de marquer le parcours et de poser des jalons. Le regard, le vécu et la pensée se combinent en instants de sensation. Et d'invention d'éléments de construction, dont on peut faire des chambres, des maisons ou des pâtés de maisons...»

Fig. 15: «Jet d'Oh» (photo Claude Joray)

Fig. 16: «La patinoire», installation temporaire devant la Peter Merian Haus à Bâle

16



A bien y regarder, ces réflexions et observations me font penser au travail de l'architecte, qui devrait être sensible à cette manière de travailler et à ce regard spécifique. Il ne s'agit pas de discuter ici l'univers des images de Eric Hattan comme il ne s'agit pas de reprendre un discours quelconque sur la poésie des «non-lieux» ou du «dirty realism». C'est la technique même du regard et de la recherche qui intrigue. L'art de dépister l'image, la manière de disposer les éléments et le pressentiment du petit glissement qui aura le pouvoir de mettre en question ou réconcilier le tout, représentent une leçon pour le projet architectural.

15



Dans un livre sur la poésie, l'écrivain autrichien Raoul Schrott recourt à l'analogie avec un processus chimique pour décrire cette fragilité du processus de création.

«Pour qu'une solution cristallise, elle ne doit être ni en équilibre, ni trop éloignée de cet état; il faut qu'elle soit saturée ou sursaturée, mais non équilibrée.

Pour déclencher la cristallisation, il faut l'intervention d'un catalyseur, d'un germe, d'un petit rien, et il arrive alors que toute la solution cristallise d'un seul coup et atteigne l'équilibre. Mais le processus est impossible à prédire avec exactitude, son déroulement varie et les formes qui en résultent ne sont jamais parfaitement semblables: ainsi, pas un flocon de neige n'est pareil à l'autre et le carbone peut aussi bien se muer en graphite qu'en diamant.»

Raoul Schrott

«La terre est bleue comme une orange», 1999

Eric Hattan exposera prochainement ses travaux à Genève et à Paris:

- 12 - 18 octobre 2000
You never know, what you need - Skopja Art contemporain, Genève
- 24 octobre 2000 - 21 novembre 2001
Béton liquide - MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève
- 6 décembre 2000 - 11 février 2001
Paris pour escale (exposition collective) - ARC, Musée d'art moderne de la Ville de Paris